

LA VIE PARISIENNE



LE PERISCOPE

Bah! J'en ai vu bien d'autres!

aux officiers du Carré de
l'Amiral. Aube
sympathiquement
H. G. W.

LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) : Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DEPARTEMENTS

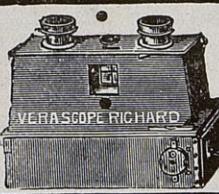
UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
TROIS MOIS : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs
TROIS MOIS : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

**GOUTTES
DES COLONIES
DE CHANDRON**
CONTRE
MAUVAISES DIGESTIONS.
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérite
PIUSSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN
DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

**VERASCOPE
RICHARD**
10, Rue Halévy
(OPÉRA) 
Envoi franco de la Notice
25, Rue Mélingue
PARIS
POUR LES DÉBUTANTS
Le GLYPHOSCOPE à 35 francs
a les qualités fondamentales du Vérascope.
PHOTOGRAPHIE EN NOIR ET EN COULEURS

MARTINI
Vermouth de Turin
LE MEILLEUR

ÉTÉ 1915
MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS
PRÉVOST



CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST
et CAFÉS
39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX

Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

ENCADREMENT des ESTAMPES de la VIE PARISIENNE
GENRE CITRONNIER — Prix spécial : 9 fr. 90
JULES HAUTECOEUR & FILS
172, rue de Rivoli - 2, rue de Rohan - PARIS
EAUX - FORTES & POINTES SÈCHES & ENCADREMENTS

**Soldats !..
LE BRACELET
D'IDENTITÉ** 
En Maroquin. Brev. S.G.D.G.
Exigez la marque.
vous est indispensable parce
qu'il contient la plaque
d'identité et renferme une
feuille parcheminée sur
laquelle vous inscrivez
tous vos renseignements.
Bracelet porte-fiche et plaque 1.50
— avec montre, depuis 15
— av. montre ancre, heure lum. 25
Envoi franco mandat-poste ou carte.
Gros : COMPTOIR ANGLO-FRANCO BELGE,
45, rue Laffitte, 45
Nomenclature de tous articles sur demande.

ESTAMPES
Genre XVIII^e siècle
et GUERRE 1914
Catalogue spécial illustré
d'Estampes galantes et parisiennes
de : RAPHAEL KIRCHNER, FABIANO,
MANEL FELIU, LÉONNEC, WEGENER,
NAM, LEO FONTAN, etc. Franco, 0 fr. 50.
Catalogue spécial illustré d'estampes
sur la Guerre 1914-1915. Fco 0 fr. 50.
LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS

Porte-folio "Les Sourires de Paris"

16 estampes sous couverture
de RAPHAEL KIRCHNER, format 37×28,
signées : A. GUILLAUME, WILLETT,
STEINLEN, GERBAULT, PRÉJELAN,
POULBOT, etc. Les 16 est., franco 6 fr. (Etrang. 7 fr.)

Contre les
**RHUMES, TOUX
BRONCHITES, GRIPPE
CATARRHES, ASTHME**
Maux de Gorge
Gouttes Livoniennes
de TROUETTE-PERRET
Flacon : 2'50 toutes Pharmacies
et 15, Rue des Immeubles-Industriels.

EDITIONS DE "LA VIE PARISIENNE"

Derniers ouvrages parus, in-18, illustrés, à 3 fr. 50

LE BÉGUIN DES MUSES
par Charles Derennes

NOS AMIES ET LEURS AMIS
par R. Coolus

LE PREMIER PAS
par Abel Hermant

LES VRILLES DE LA VIGNE
par Colette Willy

DANS UN FAUTEUIL
par Pierre Veber

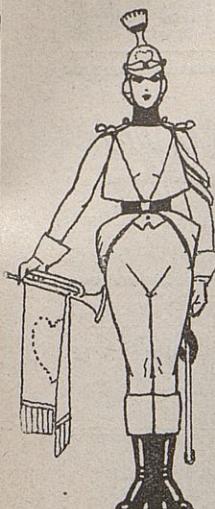
**LA FOIRE AUX CHEFS-
D'OEUVRE**, par Jacques Drésa

LES CAPRICES DE NOUCHE
par Charles Lérennes

LE PLAISIR TENDRE
par Marcel Lafaye

Pour recevoir franco par la poste chacun de ces livres, envoyez en timbres ou en mandat-poste 3 fr. 50 à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, RUE TRONCHET, PARIS

ON DIT... ON DIT...



Témoin de son propre mariage.

Tout comme le divorce le mariage par procuration a aussi ses surprises et c'est ainsi qu'un « poilu », venu du front en permission à Limoges, juste le jour où devait se célébrer sans lui son union légitime, a pu assister en simple spectateur à la cérémonie de l'Hôtel de Ville.

Il entendit sans broncher son représentant déclarer avec conviction qu'il consentait à prendre Mlle L... D... comme épouse, mais ne put prononcer lui-même le « oui » sacramental, attendu que toutes les pièces d'état civil avaient été préparées au nom du mandataire. C'est seulement quand le maire eut déclaré les conjoints unis par les liens du mariage que le mari *in partibus* céda la place à l'époux véritable, non sans regrets, peut-être.

Les danses proscribes.

Entrant l'autre jour dans un grand music-hall de l'avenue des Champs-Elysées nous fûmes tout surpris de voir sur scène un couple dansant la maxixe, le royal-boston et la furlana.

On nous rapporte, d'autre part, que plusieurs bars très américains viennent d'ouvrir dans leurs sous-sols des dancings fréquentés surtout par des étrangers.

Nous en connaissons un voisin de l'avenue de l'Opéra où le tango — ce vieux tango que nous croyions dans quelque camp de concentration — règne en grand maître. On y danse même une fantaisie nouvelle appelée *la Marmite*.

Qu'attend-on pour rappeler à tous ces gens les convenances qu'ils oublient un peu trop facilement?



Chiens de guerre.

Il y a, à Paris, un bureau de recrutement dont personne ne parle et qui est pourtant bien curieux et bien intéressant. Il se trouve rue des Mathurins et c'est celui des chiens de guerre.

On sait que nos armées utilisent depuis quelque temps des chiens pour leurs services de garde et de recherche des blessés. Les propriétaires disposés à mobiliser leurs chiens pour cet emploi viennent les engager au siège de la Société où tous les chiens de garde, dressés ou non, sont acceptés et centralisés. L'Intendance se charge de l'envoi aux armées.

L'autre jour une actrice, Mlle Paulette P.gn.er s'en vint avec un de nos confrères, qu'elle avait prié de l'accompagner, au bureau de recrutement pour « engager » un mignon petit chien qu'elle possède et dont elle voulait se débarrasser.

Naturellement celui-ci, vu sa taille et sa race, ne fut pas accepté. L'artiste eut beau insister, on n'en voulut pas.

Alors furieuse, elle s'en retourna en maugréant:

— Eh! bien on ne m'y reprendra plus à vouloir faire du patriotisme!...

Le plus triste c'est que dans l'affaire ce fut le chien qui pâtit; sa maîtresse le gratifia de nombreuses taloches en lui reprochant de « n'être bon à rien ».



Un poème inachevé.

Nous nous sommes égarés l'autre jour au *Café Napolitain* et, tout en prenant un bock, nous avons demandé au garçon « de quoi écrire ». Quelle ne fut pas notre stupéfaction en trouvant dans le buvard apporté les vers suivants :

La guerre est une tombe où les coeurs s'ensevelissent,
Où meurent les amours, chantent les désespoirs,
Se fondent les partis qui regrettent la lice,
Où disparaît le blanc qui redevient tout noir;
La guerre est la rancœur d'âmes inapaisées,
La guerre...

Ca s'arrêtait là... heureusement!

Nous interrogâmes le garçon pour savoir qui s'était servi du buvard avant nous. Ils étaient trois : MM. E.nest la J.unes.e, G.org.s F.yd.au et Ch.rles B.rnard.

A qui appartient le manuscrit? Les vers ne sont pas assez bons pour que nous espérions en connaître jamais l'auteur!



Le Jeu du rayon de soleil.

Nos Parisiennes ont proscrit de leur toilette les dessous fanfreluchés qui faisaient la joie de leurs mères. Il fait chaud, et les élégantes ne s'habillent plus guère — à simplicité antique! — que d'une chemise de fin linon et d'une robe très courte et très ample.

C'est vêtues de cette façon qu'elles s'en vont le matin au *Sentier de la Vertu*, où le soleil, qui perce à travers les acacias et les marronniers, dessine des damiers bleu et or.

Les habitués du Bois n'ont pas été longtemps avant de s'apercevoir que ces rayons de soleil sont fort indiscrets, quand les belles promeneuses exhibent leurs grâces à contre-jour. Il ne faut pas grand'chose pour amuser les oisifs! Le « Jeu du rayon de soleil » fut inventé : il compte déjà de nombreux adeptes.

A rester quelque temps aux aguets on arrive à surprendre bien des secrets charmants. C'est ainsi que nous savons maintenant que la jolie danseuse Lyonel.e, et que Mlle G.r.m.iné D.rval portent des chaussettes; que les jarretières de Mlle Loyse C.tin sont faites d'un gros nœud de satin noir et même que Mlle Dolley Wil.y possède un grain de beauté sur le mollet gauche... Mais arrêtons-nous : ces dames rougiraient!

Le « Grand Prix » de Pontarlier.

Les courses et le concours hippique ont été supprimés à Paris, cette année. On aurait pu croire un instant que la province aurait suivi l'exemple et qu'elle aussi se serait passée de ce genre de distractions.

Il n'en est rien car la ville de Pontarlier annonce pour le 18 août prochain à 10 heures du matin un « concours hippique ». L'ensemble des prix n'est pas élevé; il se monte à 1.875 francs. Gageons qu'il y aura cependant des parieurs!



Au feu... de la rampe.

Tout au début de la mobilisation, on pouvait voir aux terrasses des cafés de Montmartre ou des boulevards, un secrétaire d'état major tout flambant peuf. Cela lui valut même d'être joliment « remisé » par un brave Collignon, à cette époque déjà lointaine où le public voyait partout des enbusqués.

— Je ne veux pas vous prendre! cria l'automédon.

— Eh! bien allez vous faire pendre, répondit L... B...., toujours méridional.

— Et vous, allez vous faire tuer! rétorqua le cocher.

Cette petite scène, à laquelle nous avions assisté par hasard, nous était sortie de la mémoire quand, l'autre jour, à Lyon, une affiche attira nos regards sur la place de Perrache; la voici :

CASINO DE LYON

LA GUERRE EN CHANSONS

*Audition des dernières œuvres de Lucien B....
interprétées par l'auteur et sa sœur, Mary B....
(de l'Opéra-Comique).*

La *Guerre en chansons!* Et au lieu du feu de la tranchée, le feu de la rampe!... Le bel uniforme des débuts de la guerre est retourné bien vite au magasin des accessoires!...



Les délicatesses de Thémis.

Le tribunal de Villefranche (Aveyron) a conscience de sa dignité.

Dans le Palais de justice on a installé, voici quelque temps déjà, des W.-C. très confortables. Les magistrats du tribunal ayant remarqué que l'on en usait en robe (si l'on peut s'exprimer ainsi) viennent de faire afficher en gros caractères sur la porte d'entrée desdits W.-C. cet avis :

Par respect pour la profession et la loi MM. les membres du tribunal ainsi que MM. les avocats, huissiers, avoués, greffiers, etc., sont priés de ne pas entrer ici en robe.

Pourquoi?...

MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

CAPITAUX (Offres et demandes.)

AVANCES A PENSIONNES ET RETRAITES milit. et civils. Tarifs modér. Discréton, loyauté. Renseignem. gratuits. Caisse Centrale, fondée en 1900, 32, rue Richelieu, Paris. Téléph. 206-89.

RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, IMBERT Dir. Ex-insp. attaché au Cabinet du Préfet de Police. Recherches de t. nature. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets. Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vols. Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger. Discr. absolue.

POLICE PRIVÉE, 37, boul. Malesherbes, Paris. 20^e an-née, recherches, enquêtes, surveillances, mariages, santé, antécédents, moralité, prodiges, etc., etc. DIVORCES. E. VILLIOD, Directeur, reçoit de 9 heures à midi et de 2 heures à 6 heures. Téléphone Central 85-81.

DIVERS

CHAT DE VIEUX DENTIERS, Bijoux et Argenterie. LOUIS, 8, Faubourg Montmartre, 8.

GABRIELLE, 5, avenue Mac-Mahon, spirite, guidera avenir, évitera décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

VIC juge et conseille d'après écriture. Reçoit 2 à 8 h. et par correspondance. 6, rue Boucher.

OCCASIONS

BIJOUX • PERLES • DIAMANTS
sont achetés aussi cher qu'avant la guerre
chez PAREDES, 11, rue Caumartin. 1^{er} ETAGE

SOUS BOIS PARFUM GODET

BIJOUX Plus haut Cours COMMISSION **ACHAT**
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

La Photographie d'Art **Reutlinger**

21, Boulevard Montmartre, Paris.
accorde 50 % sur son tarif pendant la guerre.

Le COURRIER de la PRESSE

21, Boulevard Montmartre, 21 — PARIS (2^e)

LES ESTAMPES ARTISTIQUES DE " LA VIE PARISIENNE "

L'IMMENSE succès de la collection des ESTAMPES ARTISTIQUES DE " LA VIE PARISIENNE " nous a encouragés à l'enrichir d'œuvres nouvelles dont

QUATRE VIENNENT D'ÊTRE MISES EN VENTE et ont été accueillies aussitôt par les amateurs de jolies gravures, avec plus de faveur encore que les précédentes.

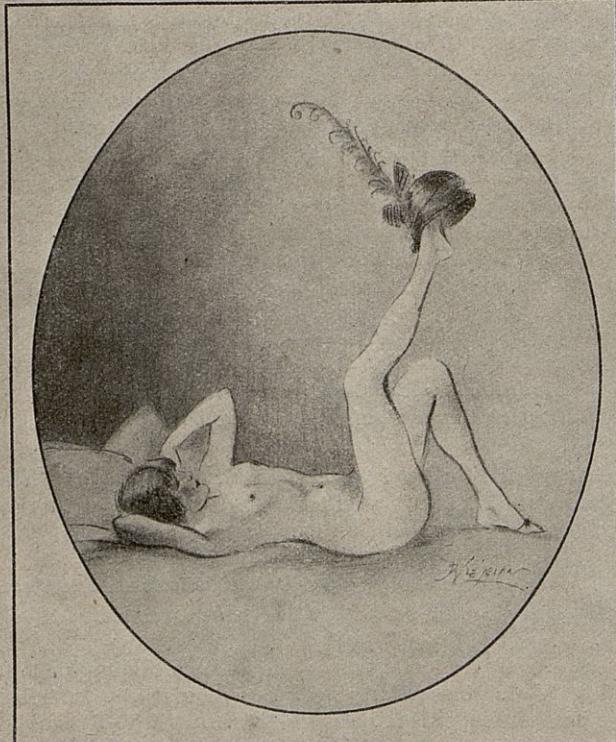
A l'heure actuelle, nos Estampes artistiques sont au nombre de vingt.

Les seize premières ont été réunies dans un très élégant portfolio et forment une série intitulée :

DE LA BRUNE A LA BLONDE

qui est vendue, dans nos bureaux, au prix de 12 francs, et est expédiée franco, par poste recommandée, à toute personne qui nous en adresse la demande accompagnée de la somme (en mandat-poste ou chèque) de 13 francs pour la France ou 13 fr. 50 pour l'Etranger. (Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.)

LE CHAPEAU NEUF



Quel effet fera-t-il sur ma tête?

LE CHAPEAU NEUF

Reproduction très réduite d'une de nos estampes en couleurs.

LE COQUET PRÉTEXTE



Avez-vous remarqué que les femmes dont la jambe est bien faite sont les seules dont les souliers se dénotent dans la rue?... Ce que la femme lace, le double le délace, et l'auront à y délasser.

LE COQUET PRÉTEXTE

Reproduction très réduite d'une de nos estampes en couleurs.

Chaque estampe de la série DE LA BRUNE A LA BLONDE peut être vendue séparément au prix de UN franc (franco par la poste, 1 fr. 25 pour la France et 1 fr. 50 pour l'Etranger.)

Les quatre estampes nouvelles sont vendues séparément au même prix (1 franc dans nos bureaux, 1 fr. 25 franco par la poste pour la France et 1 fr. 50 pour l'Etranger). En voici les titres :

Le chapeau neuf; — Le petit accroc;

Le songe d'une nuit de Carnaval; — Le coquet prétexte.

Toutes nos estampes artistiques sont imprimées en couleurs sur papier de grand format (30 cent. de largeur sur 40 cent. de hauteur). La grâce de leur sujet, leur mérite artistique et leur perfection typographique les rendent dignes d'être encadrées pour décorer une chambre, un boudoir ou un fumoir.

Adresser toutes les demandes, les mandats-poste ou les chèques à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, rue Tronchet, Paris.



LES KHARITES

CORONIS ou LA CROIX-ROSE

Au début de la guerre, tant de concours féminins s'étaient offerts pour les ambulances que, depuis, il avait fallu un peu « filtrer » les dévouements. Ceux du snobisme s'étant éteints assez vite, on avait doucement écarté les tièdes et les incomptables : les solides seuls demeurent et ils sont toujours légion ! L'ambulance parisienne n'... d'abord composée d'éléments improvisés, avec beaucoup de jolies artistes, de théâtreuses n'ayant pas toutes de ces vocations admirables qui, depuis, se sont révélées parmi elles, cette ambulance, peu à peu organisée, régularisée - était devenue un hôpital modèle avec, chez tout son personnel masculin et féminin, cette allure douce et grave, presque austère, que donne le sacrifice à la souffrance humaine. Dans ce personnel étaient restés, fidèles depuis le début : le major Roubel, médecin mobilisé n'exerçant, « dans le civil » avant la guerre, que la profession d'auteur dramatique, directeur de petits théâtres, et l'actrice Lysiane Cimerose qu'une merveilleuse beauté et un peu de talent avaient mise sur le chemin des étoiles. Mais la parfaite infirmière d'aujourd'hui, telle autrefois Coronis, ne voulait plus se rappeler ce chemin, uniquement consacrée à l'œuvre de charité. De même que le docteur Roubel était redevenu l'excellent praticien ne s'occupant que de sa mission.

Ce matin-là, après sa visite, il fait appeler « Mme Cimerose ». Elle se présente, devant son chef, simple, respectueuse, s'efforçant à dissimuler dans les plis de la robe sacrée et sous la coiffe blanche, son éblouissante féminité

LYSIANE. — On m'a dit que vous me demandiez, monsieur le major?...

ROUBEL, après avoir fermé la porte de son cabinet. — Pas de langage hiérarchique ! Nous allons causer en amis, ma chère Lysiane ! (Embarrassé:) Il me faut aborder certain sujet... Asseyez-vous ! (Indécise, très réservée, elle s'assied.) Elle est sage comme une image !... On lui donnerait le Bon Dieu sans confession !... (Admiratif:) Vous êtes rudement belle, vous savez !...

LYSIANE, ennuyée. — Si c'est pour me dire cela que vous m'avez distraite de mon service?

ROUBEL. — Oui, c'est pour vous dire cela ! car vraiment vous êtes d'une beauté... désastreuse, si j'ose m'exprimer ainsi;

d'une beauté rendue plus prenante, plus victorieuse par un charme qui n'est qu'à vous. Et ce charme, je vous garantis que votre robe d'infirmière ne le diminue pas !

LYSIANE, très digne. — C'est malgré moi ; je n'y mets aucune coquetterie !

ROUBEL. — J'en suis convaincu ! mais tout de même vous tenez votre meilleur rôle ?

LYSIANE, froissée. — Oh ! Roubel !... Moi si sincère ; moi qui me donne de toute mon âme à mes chers blessés !

ROUBEL. — Ne vous fâchez pas, Lysiane. Je connais votre dévouement ; je vous en ai maintes fois félicitée. Mais la question n'est pas là ! Elle réside en ceci que vous êtes irrésistiblement séduisante — malgré vous c'est entendu — mais enfin vous l'êtes et aucun de vos chers blessés — dès qu'il est convalescent — n'échappe à votre rayonnement.

LYSIANE. — Je n'ai pas remarqué !...

ROUBEL. — Oh ! Vous êtes trop fine pour que pareil résultat vous échappe. Dites que vous ne voulez pas y faire attention, je l'admetts. Mais moi, avec la responsabilité de mes malades, je dois constater qu'après vos pansements ils piquent de la température et vous ont des pouls qui battent la campagne !... Ça ne peut pas durer !... Comme vous ne vous changerez pas, il faut que je vous change !...

LYSIANE, frémissante. — Vous me mettez à la porte ?

ROUBEL. — C'est-à-dire que je vous prie, dans l'intérêt même de ceux que vous soignez... Ici, nous n'avons pas de grands blessés, nos hommes retrouvent assez vite leurs idées... printanières ; tandis qu'ailleurs...

LYSIANE, triste. — Ailleurs, j'ai déjà essayé, deux fois, parce que je sentais bien, dans le fond, que vous n'étiez pas pour moi...

ROUBEL, vivement. — Quelle erreur !

LYSIANE. — Si, ça se devine !... alors je me suis proposée dans d'autres ambulances...

ROUBEL. — Où l'on vous a répondu que vous étiez trop jolie ?...

C'est cela, hein?... (*Geste d'assentiment*) Parbleu!... A'ors pour quoi m'en vouloir de la même opinion et supposer je ne sais quelle rancune? Je vous assure que le docteur ne se souvient plus de l'aventure arrivée à certain directeur éperdument épris de sa pensionnaire et que vous avez si carrément envoyé promener. Aujourd'hui, comme vous, je ne songe qu'au devoir, et c'est au nom même de ce devoir que je vous demande un sacrifice... qui semble vous être très cruel. Au fait, pourquoi?

LYSIANE, très émue. — Pourquoi?... Mais je vous l'ai dit, parce que je me suis donnée tout entière à mon œuvre; parce que je suis reconnaissante à ceux que je soulage — devenus mes amis — du bien qu'ils me permettent de leur faire; parce que lorsqu'une femme brûle de la passion de la charité il n'en est pas qui l'enthousiasme davantage!

ROUBEL, un peu malicieux. — Sous cette belle image, n'y aura-t-il pas quelques desseins plus légers?

LYSIANE. — Que voulez-vous dire?

ROUBEL. — L'intimité du dévouement et de la consolation à côté d'hommes jeunes, vaillants, heureux d'être enveloppés d'une chaleur sentimentale, cette intimité peut avoir une saveur même pour celles qui s'en défendent. Est-ce que précisément sous la robe de l'infirmière ne frémît pas quelquefois en vous le cœur de la jolie femme?

LYSIANE, très nette. — Je vous jure que non! (*Sourire de Roubel*.) Oui, vous n'en croyez pas un mot. Avec votre psychologie de théâtre, songeant que je n'ai pas toujours été d'une vertu intransigeante — sauf avec vous pourtant — vous vous imaginez que je trouve, dans mon rôle actuel, un attrait mystérieux, une griserie un peu équivoque? Si extraordinaire que cela vous semble, je vous répète que je n'y pense jamais.

ROUBEL. — Allons, c'est parfait!... Vous éloigner sera donc moins pénible...

LYSIANE, suppliant. — Voyons, Roubel, vous n'allez pas sérieusement exiger?...

ROUBEL. — Si bien, ma petite. Je dois supprimer toutes les causes de fièvre; or, malgré vous, ceux qui vous regardent — et ils ne font que ça — voient en rose votre croix rouge! Ce n'est pas de votre faute, mais comme vous ne serez jamais laide...

LYSIANE, inspirée. — Laide!... Ah! quelle idée!... Pourquoi pas?... Vous me garderiez si j'étais laide?...

ROUBEL. — Je vous déifie bien de le devenir!

LYSIANE, emballée. — Donnez-moi une heure!... Le temps d'aller chez moi... et de me mettre en duègne!... Vous ne savez pas que j'ai spécialement étudié, avec un maître, l'art de se grimer?... (*Se sauvant*.) A tout à l'heure!

Assez longtemps après, alors que Roubel absorbé dans la paperasse administrative ne songe plus à l'incident, Mme de Gélive infirmière major se fait annoncer. Il ne connaît pas celle vieille personne solennelle à qui un teint couperosé, un nez bourgeonnant, des cheveux couleur gros sel font une physionomie assez peu avantageuse. Maussade, car il préfère les jolis minois, il l'invite à lui exposer l'objet de sa visite.

LYSIANE, éclatant de rire. — Vous n'avez pas le diagnostic, monsieur le major!

ROUBEL, stupéfait. — Lysiane!... Ah! c'est merveilleux!... Inouï!... Mais vous êtes vraiment laide, vous savez!

LYSIANE. — Oui, vous n'aviez pas envie de me faire une déclaration! hein!

ROUBEL. — Comment diable avez-vous pu arriver à cette perfection?...

LYSIANE. — Alors le voilà bien mon meilleur rôle?...

ROUBEL. — Il sera joliment courageux, si vous le tenez jusqu'au bout!

LYSIANE. — Je le tiendrai, pour rester!... En faites-vous le pari?

ROUBEL. — Je le fais!... Une décretion!

Quelques semaines se passent sans que rien paraisse modifié dans l'altitude de Lysiane. Elle arrive chaque jour en... Mme de Gélive, et fait son service avec le même zèle. Peut-être seulement devient-elle un peu plus pâle sous ses couleurs artificielles lorsqu'elle soigne le lieutenant Jean de Torsène. Mais cela, personne ne le devine. Un jour Roubel la fait appeler à son cabinet.

LYSIANE, entrant, malicieuse. — Est-ce pour la décretion, monsieur le major?

ROUBEL, de méchante hameur. — Vous l'avez gagnée, c'est entendu!... Seulement en voilà assez... Je liquide Mme de Gélive qui est assommante, désagréable à voir, qui ne plaît à per-

sonne, surtout pas aux malades, malgré son dévouement, et je redemande Lysiane Cimerose!...

LYSIANE, anéantie. — Par exemple!... Mais que se passe-t-il?

ROUBEL. — Il se passe ce que je vous dis: je constate que le charme féminin est un remède excellent et que si la beauté s'y ajoute cela devient un moyen curatif de premier ordre.

LYSIANE. — Pardon! mais il y a deux mois, vous m'avez affirmé le contraire. Ma présence accélérerait soi-disant le pouls de vos convalescents?

ROUBEL. — Oui; eh bien c'était un stimulant parfait de la circulation. Vous agissez beaucoup mieux que toutes mes piqûres de cacodylate.

LYSIANE. — Très flattée!... Vous allez m'ordonner comme médicament.

ROUBEL. — Il y a autre chose, ma chère Lysiane. C'est que tout de même rien ne vaut, pour les âmes d'hommes, qui de nouveau s'ouvrent à la vie, rien ne vaut la divine illusion, la caresse sentimentale apportées par la présence d'une femme, d'une femme telle que vous, qui par la douceur de la parole, des regards, par le contact bienfaisant des soins peut faire des prodiges. C'est comme magicienne, bercuse d'espoirs et semeuse de rêves que je vous prie de revenir auprès de ceux dont je vous avais sollement éloignée.

LYSIANE, très nette. — Impossible! Je ne peux pas quitter les autres.

ROUBEL. — Les autres ne regretteront pas... cette vieille toupie de Mme de Gélive, comme ils vous appellent, sans respect et sans satisfaction.

LYSIANE, malgré elle. — Mais moi, je les regretterai!

ROUBEL, étonné. — Hein? Qu'y a-t-il? (*Voyant la figure de Lysiane, sous le fard, s'incendier de rougeur*.) Tiens! tiens!... Est-ce que, par hasard, ce serait moi qui aurais gagné la décretion?... Qui soignez-vous donc dans votre salle? (*Nommant des blessés*.) Lusanges... Rieuze?... Le lieutenant de Torsène? (*Geste de Lysiane*.) Ah! Je brûle, hein?... Et vous aussi?

LYSIANE, avouant. — Qui peut se défendre d'une surprise?

ROUBEL. — Vous étiez soi-disant de marbre garanti? Oui! A la chaleur, ça s'émette... Et M. de Torsène est un des hommes les plus séduisants!... Eclat d'obus à la poitrine, je crois? Donc soins pour lesquels il faut une main délicate!... Alors, le bénigui?

LYSIANE. — Plus!... Beaucoup plus!... Vraiment je n'avais jamais aimé jusqu'ici!

ROUBEL. — Diable! c'est sérieux... Mais lui?

LYSIANE. — Oh! lui!... D'abord, je ne lui ai rien dit... Et puis comme je suis faite maintenant!

ROUBEL. — Aucune chance! Alors, comme il ne vous aimera jamais, autant en finir. Ordre de revenir à votre ancien service.

LYSIANE. — Mon petit Roubel, je vous supplie de m'accorder encore quelques jours... Trois?... Deux seulement?... Vingt-quatre heures?

ROUBEL. — Pour quoi faire?

LYSIANE. — Une expérience!

ROUBEL. — Ah! oui, tâter l'attraction des âmes-sœurs; savoir si l'amour, dit supérieur, peut se passer du désir physique?... Baliverne! Enfin, allez-y!... Et demain vous me reviendrez avec les ailes cassées!...

Le soir, à l'hôpital, dans la chambre du lieutenant de Torsène. L'ampoule électrique voilée donne une clarté de veilleuse. Lysiane — toujours de Gélive — achève, après le pansement, d'en ranger les accessoires. Elle met quelques très belles roses dans un vase qu'elle apporte sur la petite table, près du lit, à côté duquel elle vient elle-même s'asseoir.

JEAN, apercevant les fleurs. — Oh! les belles roses!... Qui me les a apportées?

LYSIANE. — Elles vous font plaisir?... C'est moi.

JEAN, rembruni. — Ah!... (Sec) Merci!...

Il ferme les yeux et garde le silence.

LYSIANE, le regardant avec insistance. — A quoi pensez-vous?

JEAN. — A des choses qui ne vous intéresseraient pas!...

LYSIANE. — Mais si, dites-les moi. Je vois que vous êtes triste! C'est une consolation de raconter ses peines... ou ses espérances?

JEAN. — Cela dépend à qui!... (*Mouvement de Lysiane*.) Pardonnez-moi!... Je vous blesse alors que je vous dois de la



— Tu ne pars donc pas, toi?
— Non... Je suis cycliste du secrétaire du dactylographe du capitaine d'habillement.
— Je me disais aussi : celui-là n'a pas une tête de front; il a bien une tête de derrière.

reconnaissance... Mais aussi vous insistez!... (Impatienté.) Je ne peux pourtant vous dire que ce qui me manque, c'est un peu d'amour, ce serait de me sentir enveloppé de tendresse, et de renaître à la vie avec le sourire d'une femme qui m'aimerait!

LYSIANE. — Mais si, vous pouvez me dire tout cela.

JEAN. — Inutilement.

LYSIANE, s'approchant. — Pourquoi?... La femme qui vous aimerait n'est peut-être pas si loin!

JEAN, craignant de comprendre. — Plaît-il?

LYSIANE. — Croyez-vous que les coeurs les plus tendres, les plus disposés à se donner éperdument soient toujours ceux des femmes les plus belles?

JEAN, résistant à l'allusion. — Enfin, permettez, il y a tout de même une limite!

LYSIANE. — Il n'y en a pas pour des âmes qui se sentent attirées l'une vers l'autre! Et quelle grandeur de sentiments chez celles qui négligent certains détails physiques...

JEAN. — Madame, laissez-moi vous faire observer avec infinité de respect que vous dites des absurdités!

LYSIANE. — Mais enfin, même physiquement, il n'y a pas que le visage. Il peut être disgracié, et que le corps qui se cache soit splendide!

JEAN, trouvant qu'il vaut mieux en rire. — Nous sommes dans un conte de fées?...

LYSIANE. — Peut-être plus que vous ne le croyez!... Et ce ne serait pas la première fois que l'amour ferait un miracle merveilleux!... (Prenant la main de Jean, avec émotion:) Oui, l'amour, car je vous aime, mon Jean, oh! si vous saviez comme je vous aime!...

JEAN, très embêté. — Madame, je vous en supplie, soyez raisonnable!... Je m'étais bien, en effet, douté; mais je ne pouvais pas croire..

LYSIANE, ardente. — Ecoutez-moi!... Regardez-moi!...

JEAN. — Non... Vous me gênez beaucoup... Je ne voudrais pas vous faire de peine... Mais mettez-vous à ma place!... Vous croyez que votre sentiment très sincère, très passionné, je n'en doute pas, effacera les traces du temps et vous transfigurera?...

LYSIANE. — Qui sait?... Attendez!...

Elle remonte et derrière le paravent qui masque la toilette, très vite elle rejette la perruque gros sel, efface de son visage toutes les imperfections artificielles, redonne à ses yeux leur éclat, où s'ajoute une fièvre, redévoient enfin l'admirable Lysiane. Puis, près du lit, dans la pénombre, elle apparaît comme une fée.

JEAN, ébloui. — Ah! par exemple!... Ai-je une hallucination?...

LYSIANE, doucement. — Vous n'avez pas d'hallucination!... (Lui donnant sa main:) Jugez!

JEAN. — Oui, votre main est fiévreuse, vivante, et si douce!... Alors. Qui êtes-vous?

LYSIANE. — La même femme qui était près de vous il y a quelques minutes.

JEAN. — La même? Vous voulez rire!... Cette Carabosse de Géline?...

LYSIANE. — N'a jamais existé. (Montrant la perruque et les fards.) — Mais avec cela et un peu d'art, on transforme en Carabosse certaine Lysiane Cimérose qu'on n'eût pas laissée près de vous... Et elle voulait tant y rester!

JEAN, radieux. — Lysiane?.. Comment vous êtes?... Oh! que je vous reconnaissais maintenant!.. Oui, l'adorable Lysiane, à qui un soir, au Vaudeville, l'hiver dernier, j'avais envoyé une moisson d'œillets...

LYSIANE, vivement. — C'était vous?

JEAN. — Et c'est vous aussi qui êtes là, vous à qui ma pensée avait été comme à une illusion trop belle et insaisissable!.. Mais je la tiens!.. Dites?.. Ce n'est pas un rêve?..

LYSIANE. — Non, non, vos chers yeux me voient bien!...

JEAN, emballé. — Vrai?.. Une preuve!.. Une preuve matérielle!.. Vos lèvres!

LYSIANE, prenant dans ses bras la tête chérie. — Les voici!...

JEAN. — Oh!.. mon amour!.. Et je suis guéri!.. Tout le miracle!..

LYSIANE, montrant le petit paquet des cheveux gris et des couleurs. — Tout de même, à quoi cela tient, les miracles du cœur!...

(A suivre.)

MICHEL PROVINS.

NOUS N'IRONS PLUS AU BOIS...



*A votre suite, ô nymphes bocagères,
J'allais jouer les naissantes fougères... (MALFILATRE.)*

... LES LAURIERS SONT COUPÉS!



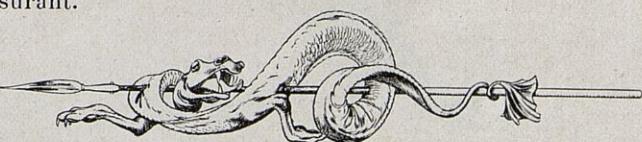
L'oiseau qui charmait le bocage,
Hélas! ne chante pas toujours... (LAMARTINE.)

LES CARACTÈRES FRANÇAIS
ou LES MŒURS DE CETTE GUERRE

De l'Histoire et des autres Ouvrages de l'Esprit (Suite).

— Certains habitants de la jungle vont par couples ou par groupes, et l'on sait que les éléphants se réunissent la nuit pour danser. SHERE KHAN n'aime que de se promener seul, de fuir la route battue, de se frayer soi-même, aux dépens des lianes et des branches, les sentiers où il chasse; et s'il danse, ce n'est que devant son miroir, dans le silence de son cabinet; mais il n'est plus d'âge à faire des jetés battus. Le tigre est vieux. Mais il a échappé la vieillesse comme d'autres malins trompent la mort, et maintenant elle l'oublie, l'heure est passée. Le tempérament de SHERE KHAN ne s'est pas refroidi, ni son mauvais caractère ne s'est amendé; il est mièvre et éveillé comme un gamin; son esprit éblouit et agace; il est drôle, il est féroce.

Quand SHERE KHAN bâille, comme tous les tigres, il montre, non sans coquetterie, des dents formidables qui ne sont point trop usées et qui lui appartiennent en propre. Mais pourquoi bâille-t-il? Du moins il n'aurait pas le droit de dire, comme cet autre chat: « J'ai bâillé ma vie. » L'existence de SHERE KHAN fut la plus aventureuse et la plus divertissante qui se puisse imaginer. Qu'il aurait de souvenirs s'il prenait sa retraite! Il ne la prendra point. Gageons que les pires accidents de sa carrière sont les épisodes dont il tire plus de vanité, et qu'il ne voudrait point n'avoir pas fait tant de faux pas, ni n'avoir pas été pris à la trappe, ni n'avoir pas roulé un jour tout au fond d'un abîme où ses amis, de concert avec ses ennemis, l'eussent laissé pourrir volontiers: il a eu la sagesse de ne compter ni sur les uns ni sur les autres, et la force de s'en tirer seul. Les animaux de la jungle l'ont ensuite choisi pour leur maître et leur chef. Il s'est montré digne de ce retour inouï de fortune, et il a forcé l'admiration ou la sympathie de ceux qui ne lui pardonnaient jusqu'alors ses doctrines alarmantes qu'en faveur de son scepticisme rassurant.

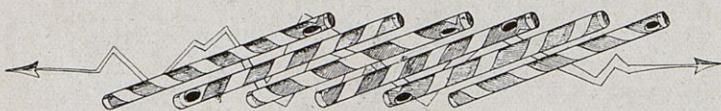


SHERE KHAN use de ses dents et de ses griffes pour détruire l'ordre social, et au besoin pour le conserver. Il le conserve quand il est au pouvoir, mais il s'amuse davantage quand il est dans l'opposition et qu'il le détruit. Il procède de même dans les deux cas: il gouverne en faisant des mots. Lorsqu'il possède l'autorité, il la *blague* encore, et il en abuse. Ainsi que tous les jacobins, il est né despote; mais il manque de sérieux, et quand il demande des têtes, on sent trop que c'est un effet de chroniqueur. SHERE KHAN est journaliste, et sans doute le premier de son temps. Il n'a pas voulu jouer dans cette guerre un autre rôle: si on lui eût offert un portefeuille, apparemment il l'eût refusé. Jamais son talent n'a été plus vif, plus utile, ni plus nuisible. Sa franchise est admirable, ses inconséquences surprennent, ses imprudences et ses étourderies ne sont pas d'un vieillard. Sa petitesse est qu'il fait exception de personnes et qu'il n'oublie point ses inimitiés à l'heure où la France compte seule. Sa grandeur est qu'il aime profondément son pays, et que le mal qu'il fait peut-être, il croit que c'est pour le bien.

LES " COMMUNIQUÉS " DE BÉGUINETTE : " L'ÉTÉ IMPOSE UNE NOUVELLE TENUE DE CAMPAGNE "

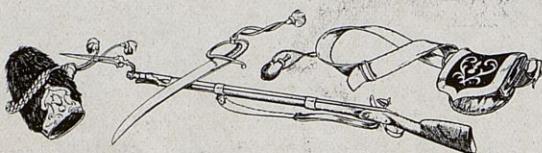


« Les modes du style se répètent comme celles des vêtements, mais c'est quand l'histoire elle-même se répète, et le caprice des écrivains n'y suffit pas ainsi que le caprice des couturiers. On ne s'étonne point de tournures de phrase, qui nous évoquent paru l'année dernière surannées et ridicules, et ce qui était hier affecté semble tout naturel aujourd'hui. Ces variations du langage trahissent le véritable état de la sensibilité française beaucoup plus sûrement que toutes les analyses de ceux qui l'étudient au jour le jour ou une fois par semaine. Il n'est pas moins significatif que certaines autres expressions n'aient pas la même fortune et ne renaisse point de leur désuétude. Ainsi l'on ose parler couramment comme Danton et comme Saint-Just, mais on n'oseraient dire que la « Presse est un sacerdoce », et cela mérite réflexion, dans le moment qu'elle pourrait justement prétendre à un ministère sacré.



« Il n'y a pas lieu de craindre que les civils ne tiennent pas, premièrement parce qu'ils tiendront, et deuxièmement parce que, s'ils ne tenaient point, on se demande comment ils s'y pourraient prendre pour manifester qu'ils renoncent. Il importe peu à la France que ZOËLE ou GÉRONTE grondent dans leur coin, en faisant une patience ou en annonçant un *sans-à-tout*, qu'ils n'aiment point la guerre et qu'elle les ennuie. Qui les écoute? C'est même dommage de penser qu'après la victoire on oubliera ce qu'ils ont dit de trop.

Mais il est à craindre que les journalistes, j'entends ceux qui font tous les matins des considérations profondes sur les événements, ne tiennent pas jusqu'au bout. Ils se répètent et s'essoufflent. La guerre les a dégus : elle ne comporte pas autant de sujets de chronique qu'ils avaient compté. Ils se sont lourdement trompés dans leurs calculs. Il leur fallait, comme à l'ennemi — pour d'autres motifs — une guerre courte.



« ADOLPHE est, depuis sa naissance, en perpétuelle contradiction, d'une part avec son tempérament, d'autre part avec son génie. Il prend un plaisir raffiné, légèrement pervers, à peine sain, au spectacle de cette dispute entre ses *moi*, dont il est l'acteur, ou plutôt la troupe, et le public. Maints psychologues avant lui ont fait de leur personne le seul objet de leur étude : il est le premier qui ait assisté à son drame intérieur, comme Louis II de Bavière aux représentations privées de *Tristan* ou de *Lohengrin*, sans souffrir à ses côtés même un flatteur ou un bouffon, le premier Narcisse qui n'a pas pris la terre entière à témoin. Son enthousiasme, qui ne lui échappe jamais, le consume, et il a l'air de n'être consumé que par l'ennui.

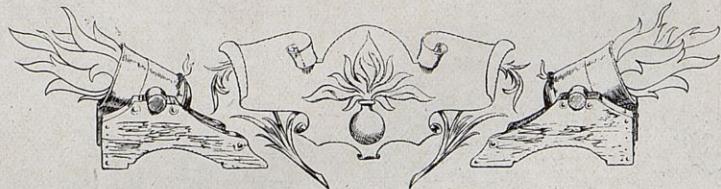
Son intelligence, qui ferait les beaux jours d'un intellectuel du premier rang, est cependant moins originale que sa sensibilité. Il le sait, car il ne peut ignorer ni méconnaître rien de soi, et il a pour cette intelligence la sorte de faible que témoignent les pères de plusieurs enfants à celui qui n'égale point tout à fait les autres en beauté ou en vertu. Il sent toujours, il ne pense point toujours par lui-même, et il se pique d'être un penseur. Il est historien, et il fait des romans. Il peint des tableaux splendides : il a le tort d'y joindre des « considérations ». Il n'est, grâce à Dieu, ni impassible, ni impartial, ni même juste. Il a une prodigieuse puissance de mépris. Ses satires sont atroces, mais commandent l'admiration même à ses victimes, ou du moins aux meilleurs amis de ses victimes. Nous avons vu des gens qu'il clouait au pilori si touchés de son talent, qu'ils ont recherché ensuite l'honneur de sa poignée de main.

Ce grand écrivain semblait destiné à produire lentement des chefs-d'œuvre dans une tour d'ivoire : il n'a pas cessé depuis ses débuts de mortifier son goût de la littérature. Il a recherché

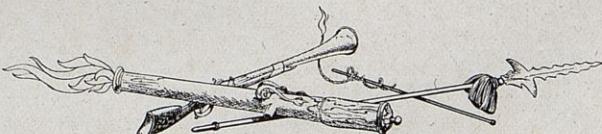
la pénitence des besognes hâties et quotidiennes, et il a forcé son instinct jusqu'à aimer sincèrement l'action. Il était fait pour la sécurité, il a souhaité les hasards. Il devait être hors du temps, il a voulu être le maître de l'heure. C'est un grand bourgeois, et son ambition fut longtemps de jouer un premier rôle dans une aventure révolutionnaire. A vingt ans, il se plaignait déjà du néant de la vie politique et il enviait nos pères, qui comptèrent les années de leur jeunesse par les changements de régimes et les émeutes. Il ne pouvait tromper son appétit d'agir qu'en briguant un mandat de député. Il n'était pas doué d'éloquence : il en a été quitte pour acquérir un des rares dons qui lui manquaient. Il est même devenu, par circonstance, orateur populaire, et parmi la foule il a eu des mots heureux, quelquefois, hier encore au pied d'une statue, des mots sublimes.

La guerre a surpris ADOLPHE comme il faisait sa tâche la plus coutumière qui est de nettoyer les écuries d'Augias. A propos d'une cause célèbre, et dans l'instant même oubliée, il venait d'écrire une cinquantaine de ces pages, dignes peut-être de Tacite, qui alternent dans son œuvre avec des pages dignes de Pétrone, mais froides et chastes. Il s'est mis sans débrider à un autre ouvrage de journaliste, le plus souvent ingrat et où il ne peut éblouir que par éclairs, mais utile, humble, et qui veut, comme dit le poète, beaucoup d'amour. Talonné par les protes qui à mesure lui arrachaient sa copie, ADOLPHE n'a pu comme à son ordinaire élaguer ses épithètes ni ménager ses expressions ; il a laissé déborder son cœur. Ses amis ne le savaient pas si riche. Mais il l'est au point qu'il peut pratiquer l'avarice et dépenser plus que les prodiges.

Ainsi la guerre l'a grandi. Elle achève en beauté la figure de celui qui a crayonné tant de figures hideuses. On ne croit pas devoir, en dépit de la gravité de l'heure, omettre ce dernier trait : ADOLPHE est plaisant. Français accompli, il a naturellement l'esprit de conversation. Il l'a hérité des classiques, ne l'a point, comme tant d'autres, corrompu à Montmartre : tout au plus l'a-t-il, durant son adolescence, hasardé au Quartier latin. Il est parfaitement bien élevé, ne commet le péché d'orgueil que dans la retraite, et en société est même modeste par bien-séance. Il a une simplicité extrême, un agrément infini de politesse. Les gens qui passent un quart d'heure avec lui, et à qui l'on n'a pas fait connaître son nom, disent de lui, comme l'*Ingénue* parlant du Pape : « Quel est donc cet homme charmant ? »



« Que dire de tout le reste de la littérature pendant la guerre, et même de tous les ouvrages de l'esprit ? Trois lignes suffiraient. Celles-ci suffisent.



« Il faut prêcher la patience à ceux qui croient tout perdu parce que la poésie française ne semble avoir rien produit d'immortel depuis le commencement des hostilités. Les épopées ne paraîtront que longtemps après le rapport du grand état-major général. Homère, dit-on, naquit un millier d'années après la guerre de Troie. Rien ne prouve que nous n'aurons pas un Homère au xxx^e siècle, ni rien ne prouve que nous en aurons un. Nous ne serons pas là pour y voir.

THÉOPHRASTE.



L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



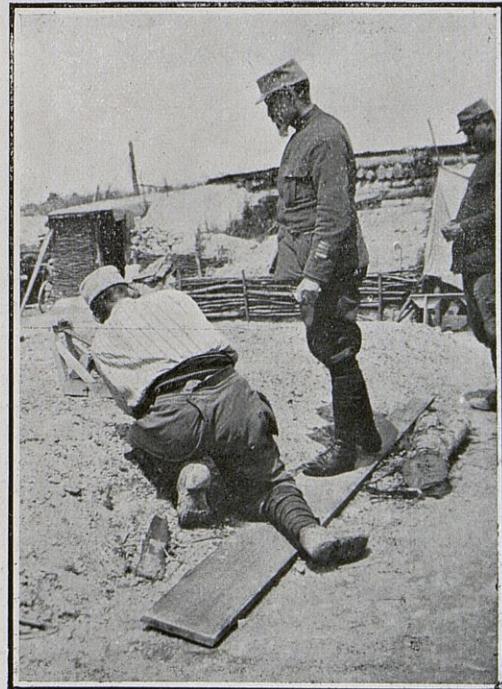
CE QU'ON VOIT SUR LA ROUTE DE SAINT-DIÉ A LUNÉVILLE
Un convoi de prisonniers capturés en Alsace s'acheminant sous bonne escorte à travers la Lorraine.



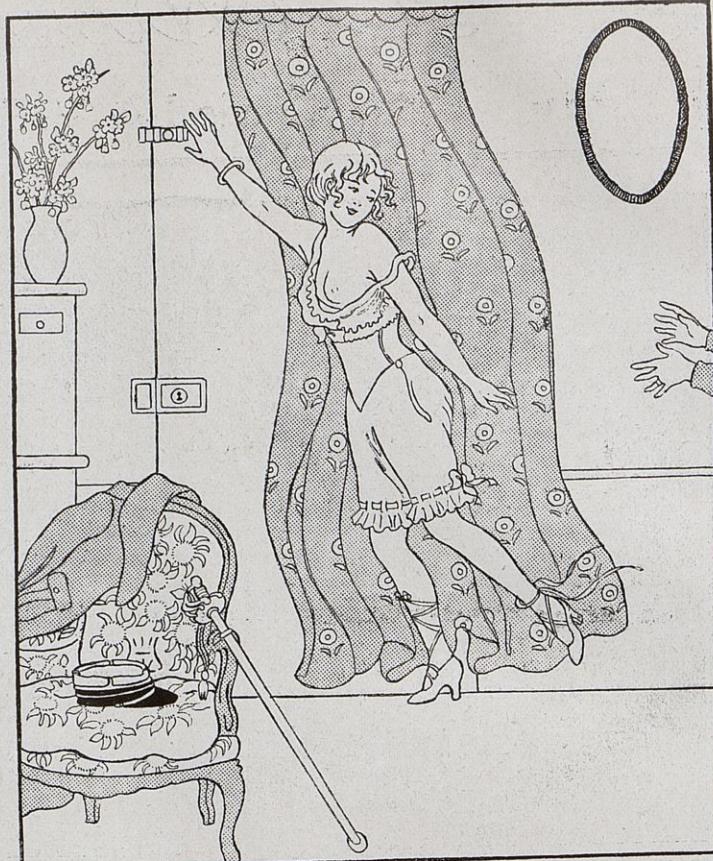
LES DIABLES BLEUS
qui ont participé à la prise de Metzeral.



Mme GABY DESLYS, A LONDRES
pendant la « Journée de la France ».



CL. Prima
LE C. R... EXAMINANT UN CRAPOUILLOT
Construit dans la tranchée par ses sapeurs.

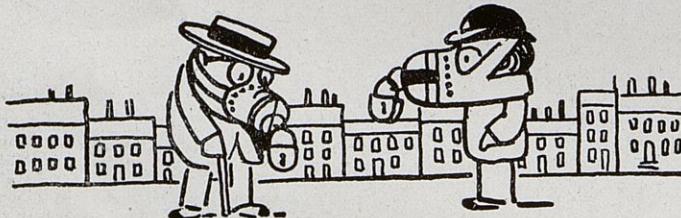
1^{er} ACTE. — Coeur qui souffre n'a pas ce qu'il désire.II^e ACTE. — La permission ou quatre jours d'idylle.

L'HISTOIRE D'UN CONSCRIT DE 1935

LES INVENTEURS

Il était treize heures de l'après-midi, quand je passai, avant-hier, rue Saint-Dominique. Je vis une longue file d'hommes de tous âges et toutes conditions, encombrés de rouleaux de papier, de serviettes bourrées de documents, d'immenses cartons à dessins. La tête de la colonne piétinait devant le porche du ministère de la Guerre et la queue battait la semelle sur l'Esplanade des Invalides.

Intrigué, j'interrogeai l'un des agents du service d'ordre et j'appris que ces quelque dix mille individus attendaient d'être



QUELQUES BREVETS S. G. D. G.
Masques spéciaux pour empêcher la propagation des fausses nouvelles.

reçus par M. Millerand ou M. le Sous-Secrétaire Thomas, son Albert-Ego, lesquels consacrent un après-midi par semaine à l'examen des inventions intéressant la Défense Nationale. Ces dix mille hommes étaient tout simplement dix mille inventeurs. M. Millerand les écoute; Xénophon les eût, vu leur nombre, mis à la retraite.

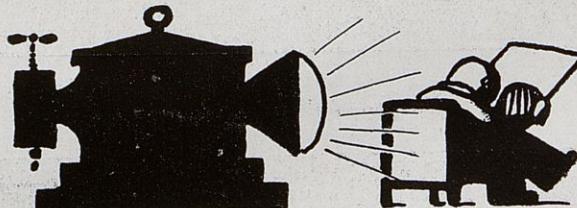
A la file, vint s'ajouter un nouveau groupe de trois cents personnes environ qui parlaient très fort en circonflexant les a, fermant les é, ouvrant démesurément les o, prolongeant les nales et ne faisant à la langue tort d'aucune de ses consonnes.

— Pardon, messieurs! leur demandai-je... Ne seriez-vous pas du Midi?

— Oui, me répondit l'un des trois cents. Nous sommes des savants de Béziers.

Je n'eus garde de trouver pour la seule Béziers ce nombre de

savants un peu élevé — le propre d'un inventeur, vraiment conscient de sa force, n'est-il pas de s'inventer lui-même? — et j'interviewai les savants de Béziers sur quelques-unes de leurs inventions. J'obtins de leur méridionalisme les renseignements



Lanterne extra-forte pour éclairer les déclarations des diplomates.

désirés, le besoin de parler étant chez ces sortes de gens toujours plus fort que les raisons de se taire — ils sont tous orateurs dans le Midi, aucun n'est diplomate.

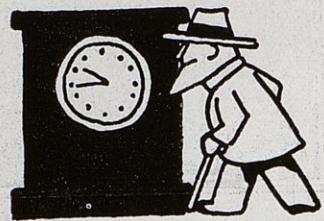
— Moi, monsieur, me dit l'un des Biterrois, je travaille dans l'équipement; j'ai inventé un petit système permettant aux soldats de faire leur nœud de cravate dans l'obscurité.

Je n'avais pas eu le temps de m'extasier sur l'utilité évidente de cette jolie trouvaille qu'un second inventeur déjà m'accaprait et me montrant un dessin qui représentait un obus relié par un caoutchouc à la gueule d'un canon :

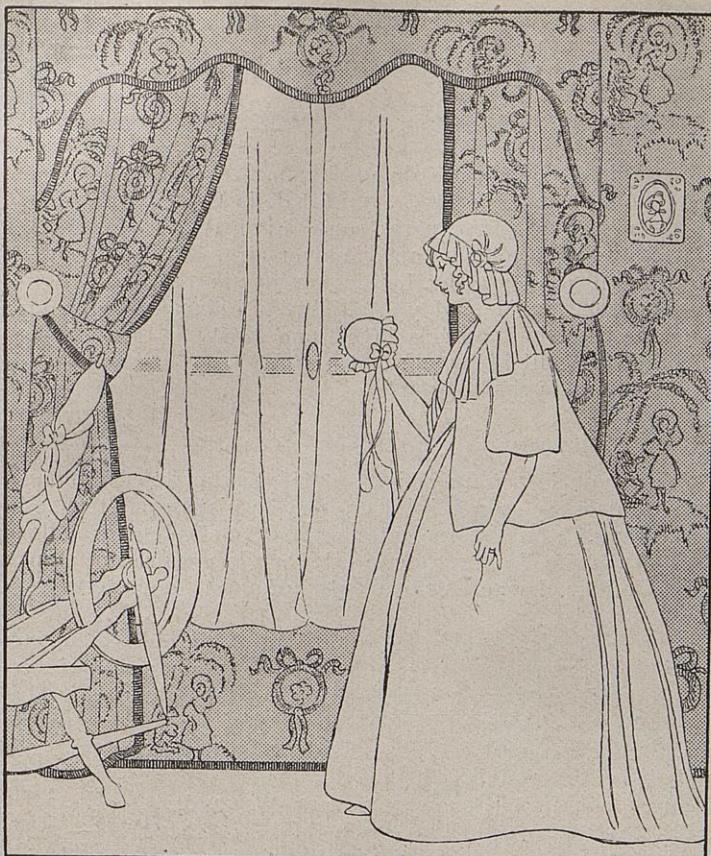
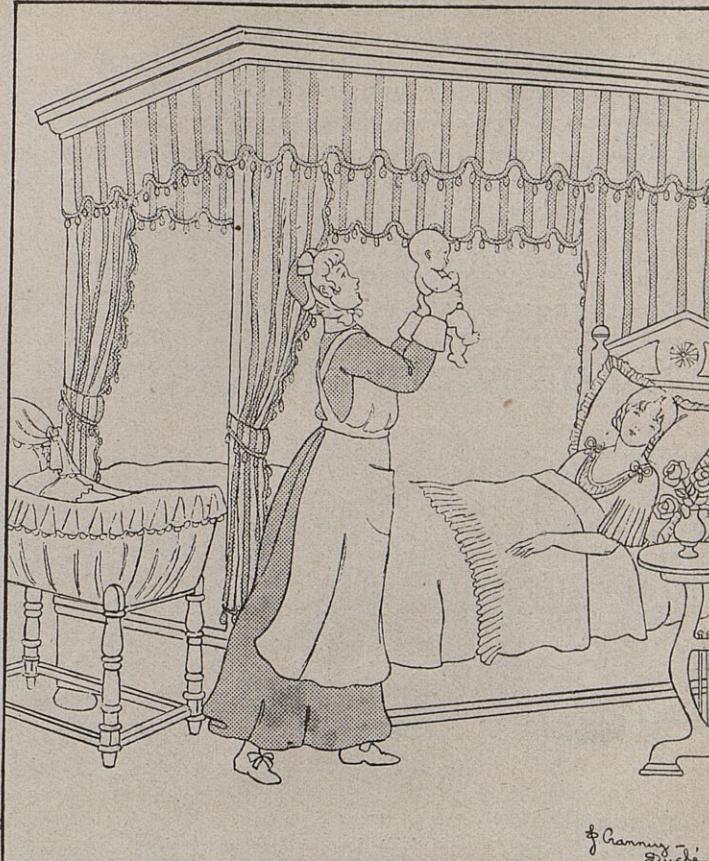
— Moi, j'ai trouvé, déclara-t-il, l'obus à caoutchouc. Il s'agit d'attacher les obus allemands à l'intérieur de leur canon à l'aide d'un caoutchouc. Que se passe-t-il? l'artilleur allemand tire, l'obus part, mais le caoutchouc le rappelle en arrière et il revient



Horloge pour propriétaire avançant l'heure du terme.



Horloge pour locataire retardant le paiement des loyers.

III^e ACTE. — Où la situation devient intéressante.IV^e ACTE. — Le plus beau garçon de France!

COMÉDIE HÉROIQUE EN QUATRE TABLEAUX

éclater dans les propres lignes des Boches. N'est-ce pas superbe?... Mais, qu'avez-vous? Vous ne paraissiez pas enthousiasmé?

— La difficulté, hasardai-je, est de fixer le caoutchouc.

— Evidemment! Mais, à part ça, quelle merveille!...

— Et ceci?... intervint un troisième en me présentant un informe croquis. Voilà une baleine qui rendra bien des services à la guerre maritime...

— C'est une baleine, ça?

— Oui, monsieur. Vous n'avez pas remarqué le petit jet d'eau? Toutes les baleines ont un petit jet d'eau. Je me suis adonné à l'élevage des baleines. En me servant de la chair des poissons



Jupe extensible pour suivre et même précéder sans trop de frais le développement de la mode.

qu'absorbe ce cétacé, j'ai confectionné un petit gâteau ayant assez la forme, mon Dieu!... d'un vol-au-vent, avec quoi j'ai nourri mes baleines pendant six mois. Modifiant petit à petit la forme du gâteau et augmentant son volume, je suis arrivé à lui donner l'aspect des mines flottantes que les Allemands ont déposées dans la mer du Nord. Aujourd'hui, monsieur, j'ai cinquante baleines bien à point; je viens les offrir au ministre à raison de cent mille francs pièce; on n'a qu'à les lâcher dans la mer du Nord, en un jour elles boulotteront toutes les mines. N'est-ce pas ingénieux, monsieur?

— Étonnant! Vous êtes étonnant!... Si j'étais le ministre de la Guerre, monsieur...

— Vous me couvririez d'or, monsieur?

— Je vous mobiliserais dans le génie, monsieur.

Le dernier homme que j'interviewai était un astronome.

— Pour ma part, dit-il, tous mes efforts se sont portés contre les zeppelins.

— Bravo, monsieur!

— Les zeppelins viennent toujours par les nuits noires, dans



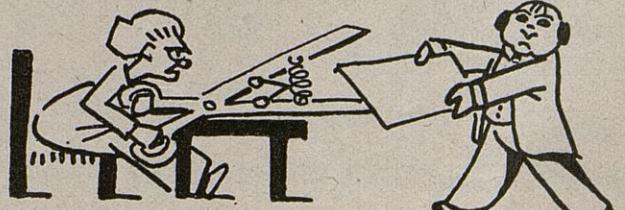
Chapeau à oreillettes pour préserver les dames des discours des stratèges en chambre.

des ciels sans étoiles. J'éteins donc toutes les lumières de Paris. Sur les toits des maisons, je dispose des points lumineux reproduisant les constellations les plus connues : la Grande Ourse, le Cygne, les Gémeaux, Cassiopée...

Je l'arrêtai : « Faites-nous grâce de la nomenclature! »

Il continua : « Le zeppelin arrive. Les gens des zeppelins, ils ont l'habitude de voir les étoiles comme ceci... (l'inventeur ici leva la tête)... Dès qu'ils verront les étoiles comme cela... (et l'inventeur baissa la tête)... ils se figureront que leur zeppelin est à l'envers. En voulant le remettre à l'endroit, c'est alors qu'ils le mettront à l'envers... et ils se casseront la... tête. »

Les deux coups de quatorze heures sonnèrent alors à Sainte-Clotilde. C'était l'instant où, devant le flot toujours



Frein à ressort pour modérer l'appétit dévorant des ciseaux de la Censure.

montant des inventeurs, devait s'ouvrir l'écluse donnant accès à la cour d'honneur de l'hôtel du ministre.

Hélas! l'écluse demeura close et un garde de Paris vint y accrocher un écriteau dont la suscription disait :

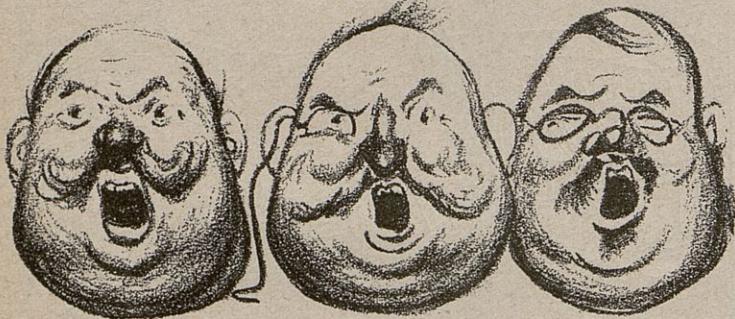
LE PATRON EST MOBILISÉ

M. Millerand venait d'être la première victime de l'invention législative de M. Dalbiez, le député embusquophagie des Pyrénées-Orientales!

JEAN BASTIA.

TROIS POIRES ET QUATRE DATES

JEU DE BOULES BERLIINOISES



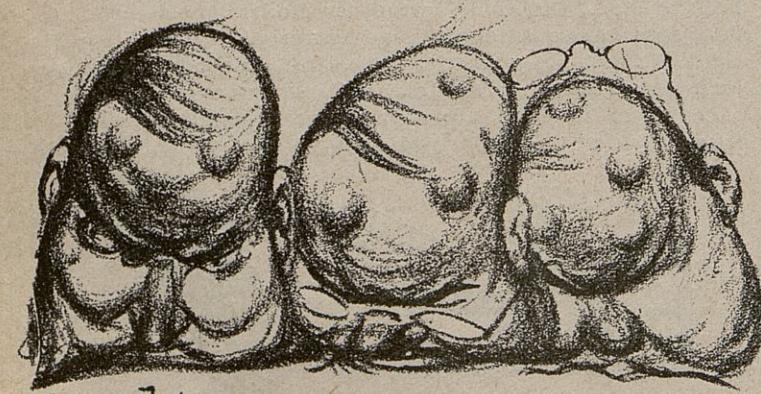
EN AOUT 1914



EN SEPTEMBRE 1914



EN JUILLET 1915



EN 1916

CHOSES ET AUTRES

Le « splendide moral » de nos hommes.

A l'hôpital de ***, M^{me}..., qui fut de la Comédie-Française, et qui n'y songe plus guère, trouve à l'un de ses plus anciens blessés un air de fête, un air d'anniversaire. Elle lui demande pourquoi il est si content. Le blessé répond :

— Pensez, madame, il y a aujourd'hui six mois jour pour jour que j'ai reçu mon éclat! C'est une date!

Le voisin de lit réplique :

— Tu paies le champagne?

Voici venir les anniversaires, et les pessimistes s'étonnent, les optimistes se scandalisent un peu, de n'avoir pas trouvé le temps long. Le fait est que cette année dramatique et grandiose a passé comme l'éclair. Quelle est donc la mesure du temps? Est-ce le jour chargé d'événements qui paraît long, ou le jour vide?

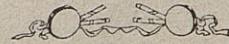
Pour le savoir, il ne faut s'en fier ni aux optimistes, ni aux pessimistes, gens de l'arrière : il faut interroger ceux qui sont au front. L'occasion est belle, puisqu'ils viennent nous rendre visite. Mais il n'est pas même besoin de leur demander, comme on dit, l'heure qu'il est ; il suffit de regarder leur figure : eh bien, là où cela vaut la peine de vivre, parce qu'on risque sa vie à toutes les minutes, *on ne trouve pas le temps long*.

Et pourtant — que notre sensibilité est bizarre! — cette année, qui a paru courte, a reculé dans un passé... préhistorique les faits divers de l'autre année qui avait paru si longue. Lisez les éphémérides que tous les journaux publient depuis une quinzaine. Tout ce qui est préliminaire de la guerre semble encore faire partie d'une histoire contemporaine ; mais le reste! « La Grèce annonce officiellement qu'elle n'a pris aucune part aux troubles de l'Epire!... Le roi d'Angleterre intervient dans la crise irlandaise!... » Il y avait une crise irlandaise? « Affaire Caillaux... interrogatoire... plaidoiries... verdict. » Non, vous n'allez pas nous faire croire qu'il y a eu une affaire Caillaux. Il y a peut-être eu, quoi qu'on en ait dit, une affaire Dreyfus, mais il n'y a jamais eu d'affaire Caillaux. Ce n'est pas une histoire, c'est des histoires. Autre époque.

Mais un jour, bientôt, nous lirons : « Quelques Parisiens, revenus un peu trop tôt de la campagne en août, se sont décidés subitement à reprendre des vacances dans le Midi. »

Comme le blessé dont nous parlions ci-dessus, paieront-ils le champagne en l'honneur de cet anniversaire?

Nous lirons aussi : « Victoire de la Marne, victoire de l'Yser... » Mais nous n'illuminerons pas encore cette année. Nous attendrons, et nous aurons peut-être une autre manière de fêter les dates glorieuses qui tomberont avant que la guerre soit finie : ce n'est pas les civils que cela regarde.



Doux pays!

L'expression n'est pas ironique : elle ne l'est plus depuis la guerre.

Sans doute il serait excessif de reprendre le mot de Talleyrand, et de dire que ceux-là n'ont pas connu la douceur de vivre qui n'ont pas vécu, en France, les derniers douze mois. Mais quel paradis, même aux heures tragiques, pour les gens de goût et qui n'aiment pas l'esbroufe!

En ont-ils fait, là-bas, de l'esbroufe, quand ils ont ramassé leur or! Les autorités ont sonné l'appel en fanfare, comme à Baireuth, où la trompette remplace (avantageusement d'ailleurs) la sonnette d'cntr'acte. Les prédicateurs, en chaire, ont proféré une espèce de *compelle intrare*, et la seule raison qui les a empêchés de promettre des indulgences aux verseurs d'or est que les indulgences sont perdues de réputation en Allemagne depuis Luther. Mais tout le vieil Olympe germanique, le panthéon du nord a marché avec accompagnement des *leitmotiv* appropriés. L'alliance du mysticisme, du paganisme et de la gendarmerie a triomphé des dernières résistances de l'avarice naturelle à tous

les hommes, boches ou autres, et tout l'or qui dormait dans les bas de laine, les horribles bas de laine d'Allemagne, est rentré dans les caisses publiques. Ça ne faisait pas encore beaucoup.

Ici, on a évité le fracas, la mendicité, les supplications, les adjurations, les conjurations et en général toute espèce de phraséologie. On avait, il est vrai, un peu trop parlé quand les Allemands ont battu le rappel des marks. On avait trop ricané, trop dit : « S'ils en sont là, ils n'en ont plus pour longtemps. » Mais, en revanche, qu'il faut louer la discréption du ministre, qui sans nous demander expressément notre or, nous a laissé entendre qu'il serait le bienvenu ! Il n'a pas été obligé de le dire deux fois. Le Français a un peu d'esprit de contradiction. Ce qui l'a peut-être plus déterminé à se défaire de ses napoléons et de ses louis, c'est qu'on lui assurait que l'on n'en avait pas besoin à proprement parler.

Et quel admirable élan, surtout chez les pauvres ! Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer, ce sont toujours ceux qui n'ont rien qui donnent tout. Dès les premiers jours, le total des versements par unités de dix francs atteignait un chiffre fabuleux.

A ce propos nous avons pu surprendre et vérifier le procédé de formation des légendes. N'avait-on point raconté qu'un banquier défunt récemment possédait chez lui, dans sa cave, tout comme la princesse de Bagdad, un million en or — vierge ? nous n'en savons rien, et ne le sachant point, nous garderions de le dire ; mais un million ! Or, la preuve certaine que ce million en or, vierge ou non, n'existe pas, sinon dans l'imagination des concierges, c'est que la veuve du banquier n'a seulement pas versé trois cents écus à la Banque de France ni dans aucune des succursales.

D'autre part, les épisodes touchants, ou bien ensemble attendrissants et comiques, abondent. On voit de vieilles dames apporter des pièces de cent francs montées en broche, qui leur furent jadis offertes à l'occasion de leur mariage. L'autre jour, une jeune grue a voulu absolument que son reçu fût libellé au nom de *Frou-frou*, et a promis de l'épingler aux rideaux de son lit pour engager ses nombreux clients à devenir ceux de la Banque.

Une autre, plus mûre, en jetant cinq pièces d'or sur le comptoir, a dit avec sentiment :

— Mes premiers cinq louis !



On s'occupe beaucoup de prévoir ce que sera le théâtre de demain. On a donc du temps à perdre ? Enfin, cela vaut mieux que d'aller au café. Mais, puisqu'on voit venir les malheurs de si loin, pourquoi ne pas corriger dès à présent certains ridicules du théâtre d'hier ? Ne pourrait-on obtenir, par exemple, de messieurs les secrétaires qu'ils rédigent un peu moins mal leurs notes de publicité, et que, sans prétendre jusqu'à l'intelligence, ils évitent autant que possible l'ineptie ?

Ne désignons personne ; mais n'êtes-vous pas un peu offensé de voir tous les matins qualifié « joie comédie » *Un Divorce* de Paul Bourget, qui est une pièce austère et grave ? Nous savons bien que c'est le vocabulaire du théâtre, mais c'est justement ce qu'il s'agirait de réformer. Nous connaissons une très grande artiste à qui l'on n'apporte guère que des drames noirs, et qui juge invariablement que « c'est exquis ». Un jeune premier du conservatoire avait choisi pour morceau de concours l'an dernier, le monologue de Charles-Quint, parce que « ça demande à être joué en finesse ». Il aurait dit aussi bien qu'Hamlet est dingo et qu'Othello est à se farder. C'est dommage que les artistes, qui se vantent d'être à l'occasion les commis-voyageurs de la langue française, ignorent ordinairement le sens des mots.

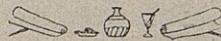


On désapprend et on apprend tous les jours. Nous appelons les Boches « Boches » de toute éternité : nous ne nous en apercevons que depuis le commencement de la guerre. Nous savions que « Boche » vient d'Allemand, qui fait « Alboche » en argot, après quoi on supprime « Al ». Depuis douze mois les grammairiens épiloguent sur l'étymologie de Boche, en proposant vingt

qui n'ont ni queue ni tête, et s'obstinent à ne pas authentifier la vraie, qui, j'ose le dire, saute aux yeux.

En revanche, nous avons enfin pénétré, grâce aux divagations politico-mystiques des Boches, le sens du mot « Philistins », cher à Goethe, et que nos professeurs d'allemand se tuaient jadis à nous expliquer sans le comprendre eux-mêmes. Mettons-nous bien en tête que le peuple allemand est le peuple élu, comme précédemment Israël : chacun son tour. Il suit de là que le nom du principal ennemi d'Israël sert logiquement de pseudonyme à tous les ennemis de la Culture. (Mes lecteurs m'excuseront : je ne pourrai jamais prendre sur moi d'y mettre un K.) Le Philistein est celui pour qui la Culture est comme si elle n'était pas. Nous n'étions donc pas si loin de compte lorsque nous traduisions, au collège, Philistein par épicier. Mais notre tort était de jeter le discrédit sur toute une honorable corporation.

Il y a seulement une différence entre les Philistins au sens boche et les vrais. Les Philistins de l'histoire sainte étaient une petite peuplade, ceux d'aujourd'hui sont toute l'humanité, sauf quelques millions de Germains. Quant aux Boches, qu'ils se considèrent comme le peuple élu, nous n'y voyons aucun inconvénient ni aucune menace : cette même assurance n'a jamais empêché les juifs d'être battus, taillés en pièces, réduits en servitude ou emmenés à l'extérieur en captivité. Nous n'en demandons pas tant, et Paris a beau être la Babylone moderne, nous serions désolés si nous y voyions affluer après la guerre toute la population de l'Empire, fût-ce les menottes aux mains. Nous devons même aviser dès maintenant aux moyens de rendre impossible cette invasion. Soyons fermés, pour Dieu, soyons fermés ! Et notamment faisons entendre aux souverains déchus, qui le sont déjà ou à la veille de l'être, qu'ils pourront transporter ailleurs le paradis des rois en exil. Qu'ils cherchent d'autres fleuves, d'autres saules où suspendre leurs harpes. Que ces David du pauvre ne viennent pas chanter leurs psaumes ici !



Les mots de nos soldats...

Ils en disent de sublimes et de charmants, ils n'y mettent aucune discréption. Fénelon serait ahuri, lui qui écrivait : « Tant d'éclairs m'éblouissent. » Le tout est d'y habituer sa vue. Il est certain que l'excès d'héroïsme de cette guerre, soit en gestes ou en paroles, déconcerte le civil qui, après un demi-siècle de paix, manquait à cet égard d'entraînement. Ce serait pourtant dommage s'ils faisaient moins de belles choses et s'ils en disaient moins. D'ailleurs, ils ne nous demandent pas la permission. La *Morale en action*, que l'on donnait en prix à nos grands-pères, était un tout petit volume : il contenait tous les traits exemplaires de l'humanité, depuis l'origine des temps historiques jusqu'aux jours modernes. La morale en action des années 1914-1915 ferait déjà la matière du Littré. Cette disproportion est bien honorable pour nos contemporains. On ne cessait pas de nous corner aux oreilles, avant la guerre, qu'ils étaient en pleine décadence et qu'ils avaient besoin de se rattraper, mais on n'y comptait plus. Avouons, sans fausse modestie, qu'ils se sont joliment rattrapés depuis.

Ce qui fait le plus grand prix de ces *anas* magnifiques, c'est que nos héros (qui ne peuvent pas se mettre dans la tête qu'ils soient des héros tout de bon) font de l'épopée comme M. Jourdain lui-même faisait de la prose. Pour qu'ils s'en aperçoivent, il faut qu'un maître d'histoire leur mette le doigt dessus. Les intellectuels ne sont pas, en l'occurrence, moins inconscients que les pauvres d'esprit.

Un des jeunes amis de *La Vie Parisienne*, qui vient d'être blessé grièvement, nous avait fait part de cet accident, « normal », disait-il, en termes si modestes qu'à moins de lire entre les lignes on ne se fût point seulement douté qu'il avait été cité à l'ordre du jour. Nous avons réclamé le texte de la citation. Il s'est fait prier, puis il nous l'a envoyé ; mais comme ce texte n'avait que des rapports fort lointains avec le récit trop peu complaisant de notre ami, et qu'il savait bien que la différence nous sauterait aux yeux, il a simplement ajouté ce commentaire :

« On exagère beaucoup. »

Cela n'est-il pas d'une grâce et d'une sorte de pudeur exquise ?

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

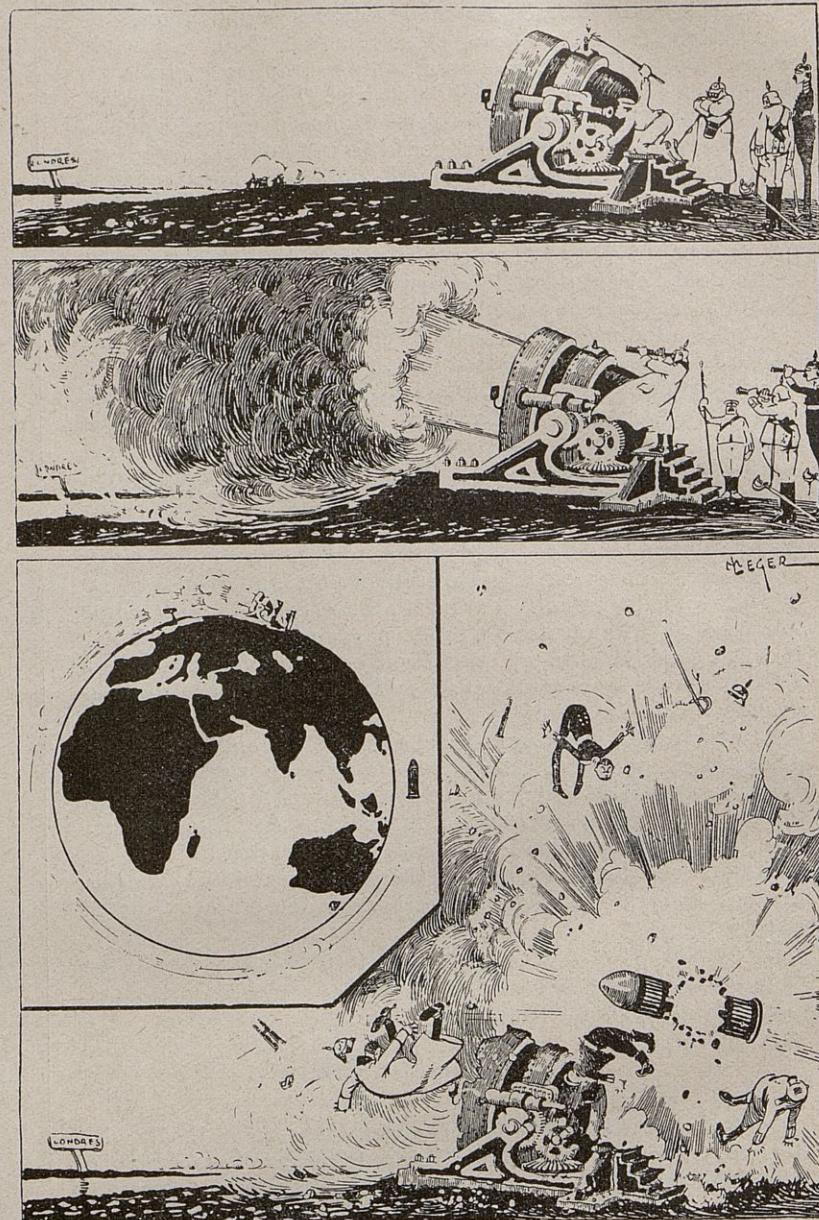
PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



L'AMIRAL CRAMPON

On dit que Guillaume II commence à être fatigué d'avoir l'amiral Tirpitz toujours sur son dos.

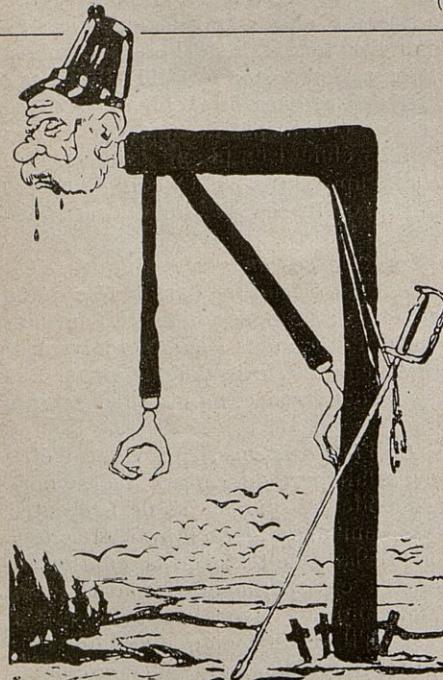
(Punch, de Londres.)



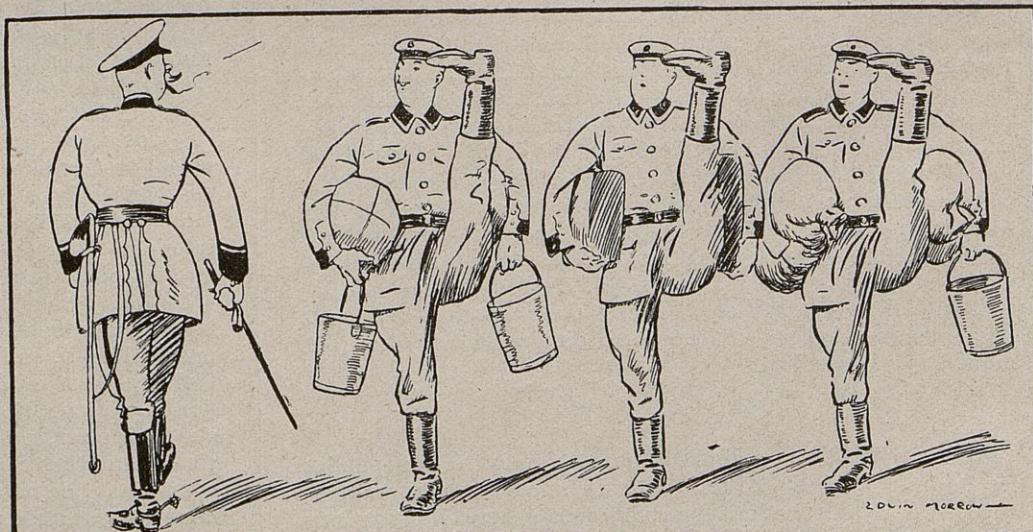
L'ARTILLERIE DE DEMAIN : UN CHOC EN RETOUR

A en croire les Tartarin berlinois le tir de leur artillerie serait bientôt capable de faire le tour du monde : cela aurait peut-être le curieux résultat illustré ci-dessus.

(The Bystander, de Londres.)

LE DERNIER PORTRAIT
DE FRANÇOIS-JOSEPH

(Pasquino, de Turin.)



LA DISCIPLINE PRUSSIENNE

Son principe est toujours le même ; en diplomatie : « Pas de loi » ; en art militaire : « Pas de l'oie ».

(The Bystander, de Londres.)

SEMAINE FINANCIÈRE

La Bourse est faible et sans affaires. Les séances de plus en plus monotones et languissantes. Il n'en peut être autrement tant que faute d'intermédiaires et de public, la situation du marché et les opérations qui s'effectuent seront forcément limitées aux quelques négociations courantes sur les vieux titres de placement, rentes et obligations. Des réalisations pèsent de nouveau sur la cote qui, si l'on met à part le groupe de nos rentes, mieux tenu dans ces derniers temps, s'alourdit à peu près sur toute la ligne.

Pour éclaircir ce bref tableau, quelque peu gris, de la situation financière, enregistrons le bruit suivant lequel la Chambre Syndicale des Agents de change envisagerait très sérieusement la liquidation des positions spéculatives et la réouverture du marché à terme. Ainsi soit-il!

E. R.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Banque Nationale de Crédit

Société Anonyme au Capital de 100 millions
20, Rue Le Peletier

La Banque Nationale de Crédit a ouvert un guichet spécial pour l'échange de l'or contre billets de banque ou Bons et Obligations de la Défense Nationale.

Les déposants recevront le lendemain, par la poste, franco, les certificats spéciaux délivrés par la Banque de France.

L'échange aura également lieu en province dans les succursales de la Banque.

Bons Municipaux à 6 mois et à 1 an

On sait que, par suite des hostilités, la Ville de Paris se trouve momentanément privée d'une partie de ses importantes ressources. Aussi M. le préfet de la Seine a-t-il, à la date du 11 juin, dans un mémoire sur la situation de la trésorerie municipale, appelé l'attention du Conseil Municipal sur l'intérêt qu'il y aurait à procéder dès à présent à une nouvelle émission de Bons Municipaux destinée à parer aux insuffisances de cette trésorerie jusqu'au 31 décembre 1915.

S'appuyant sur ce mémoire, le Conseil Municipal prit, le 21 juin dernier, une délibération en vue d'une autorisation, pour la Ville de Paris, d'émettre des Bons Municipaux jusqu'à concurrence de 120 millions de francs.

Un décret rendu en Conseil d'État, à la date du 13 juillet, vient de donner cette autorisation. Toutefois l'Etat s'étant engagé à souscrire au nouvel Emprunt à concurrence de 37 millions, la Ville de Paris n'offrira au public que 83 millions de ses nouveaux bons.

L'émission a commencé le samedi 24 courant, elle aura lieu par voie de vente directe au guichet, sans fixation de durée. Par suite, elle prendra fin dès que la somme de 83 millions de francs aura été encaissée.

Les nouveaux Bons seront, soit au porteur, par coupures de 100, 500, 1.000, 10.000, 100.000 et 1.000.000 de francs, soit à ordre; mais dans ce dernier cas, la quotité de chaque Bon ne pourra être inférieure à 100.000 francs.

Leur échéance sera, au gré des souscripteurs, à six mois ou à un an.

Pour les Bons à six mois l'intérêt, net de tous impôts, est fixé à cinq francs vingt-cinq centimes pour cent (5,25 %) par an. Pour les Bons à un an, il sera de cinq francs cinquante centimes pour cent (5,50 %) par an, également net de tous impôts.

Les souscripteurs acquerront un droit de priorité aux Emprunts qui seraient émis par la Ville de Paris avant l'échéance de leurs Bons qu'ils seront alors admis à remettre pour la libération des souscriptions à ces Emprunts. Ils pourront exercer ce droit jusqu'à concurrence du montant des Bons qu'ils remettront à la Caisse Municipale et ces Bons seront, comme ceux de la première émission, repris au pair plus l'intérêt couru depuis le jour où ils auront été souscrits.

PARIS-PARTOUT

Moulin de la Chanson. Directeur Emile Wolff.

C'est le triomphe du bon ton
Que l'accorde et gente revue
Que Jean Bastia fit l'âme émue
Au gai Moulin de la Chanson.
C'est le triomphe pour la troupe,
Pour Robert Clermont avant tout,
Blanche de Vinci, Georges Arnould,
Musidora qui vous découpe
Un couplet d'un air cavalier,
Vincent Hyspa, Paul Marinier
Avec Folrey qui les annonce,
Avec aussi Paco (Léonce),
Succès pour tous les chansonniers.
Tous les soirs à 9 heures et matinées
dimanches et fêtes à 3 heures. Location :
téléph. Gutenberg 40-40.

Voir au verso de la première page de couverture du présent numéro de La Vie Parisienne, l'annonce « Chocolats et Bonbons Prévost » gardant toujours leur vieille réputation, mais rajeunie.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDID-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAUSOLEIL (Alpes - Maritimes). — CASINO MUNICIPAL. Music-Hall, Comédies, Jeux divers.

CANNES. — HOTEL GONNET. L. Daumas, prop., premier ordre.

CANNES. — HOTEL SUISSE. Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. J. Calvini, directeur.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDID-NOUVEL HOTEL.

ENGHien. — Sources sulfureuses. Etablissement thermal. Casino. Concerts symphoniques dans le Jardin des Roses.

FUMADES (LES) (Gard). — GRAND HOTEL. Casino-Cercle.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, 1^{er} ordre. Garage.

MONTE-CARLO. — HOTEL DE PARIS. Grand confort moderne.

NICE. — HOTEL D'ANGLETERRE. Grand confort moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

SAINT-CLOUD. — PAVILLON BLEU. Vue unique sur le parc.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE HOTEL. Maison 1^{er} ordre. Téléphone 786.

VICHY. — HOTEL ET VILLAS DES AMBASSADEURS, sur le Parc; tout premier ordre.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Kurstenberg, Paris.
Ses collections : Maîtres de l'Amour, 7 fr. 50; Coffret du Bibliophile 6 fr.; Romans humoristiques, le volume 3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

Massothérapie BAINS et BAINS de VAPEUR. 4, rue Duphot (pr. la Madeleine).

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE. 21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine).

Hygiène et Beauté p' les Mains et Visage. M^{me} GELOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).MARIAGES RELATIONS MONDAINES ; 4^e année. M^{me} MOREL, 25, rue de Berne (2^e g.).JANE FRICTION. Méthode anglaise, par 7, Faub. St-Honoré, 3^e (Dim. et fêtes.) Experte

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE 13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

ARIANE BEAUTÉ, SOINS D'HYGIÈNE, 8, rue des Martyrs, 2^e étage. (1 à 7 h.)

SOINS D'HYGIÈNE Manucure. Bains. 19, rue Saint-Roch (Opéra).

MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE M^{me} JOLY 46, r. St-Georges, 2^e ét. (et à domicile.)PÉDICURE Soins d'Hygiène 2, RUE MEHUL diplômée 3^e s' ent. (Opéra.)MANUCURE Soins esthétiques. Méthode américaine. M^{me} DOLLY, 16, r. de Berne, r. d-ch. 2 à 7 h.M^{me} JAHNE MANUCURE, 34, rue de Douai escalier dr. au 2^e. (Nom sur porte.)LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE Elegante installation. 130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7).SOINS D'HYGIÈNE M^{me} DARCY 18, rue Cadet, 2^e ét. (10 à 8).

BAINS HYGIÈNE. MANUCURE. PÉDICURE. (Confort moderne.) 41, rue Richelieu. (Entresol.)

Miss MAUD MANUCURE ANGLAISE, Soins d'Hygiène. 48, rue Rochechouart (entresol).

SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS, par Dame dipl. M^{me} DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^{er} sur-ent. (2 à 6).M^{me} BOYE Experte. MANUCURE ANGLAISE. (Unique en son genre.) 11 bis, r. Chaptal, 1^{er} à g.MARIAGES RELATIONS MONDAINES. Renseign^{grat.} M^{me} VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1^{er} ét. g.).MISS RÉGINA Soins d'Hyg., Man. sp. p. dames. 11, calle Uribia, SAN SEBASTIAN (Esp.). M^{me} 1^{er} ordre. 18, rue Tronchet (Madel.).M^{me} LYDIE MANUCURE, Frictions (de 10 à 7). 21, r. Pasquier, 2^e ét. fd cour (Madel.).Miss Florry Améric. Manuc. N^{de} install. English spoken. 6, r. Caumartin. Madeleine 10 à 7.M^{me} Clara SCOTT Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng. spoken. 203, r. St-Honoré (entr.).Manucure SOINS D'HYGIÈNE, spécial pour Dames Miss Thirteen, 31, r. Labrugère, 1^{er} ét. à dr.M^{me} Andrey MANUCURE ANGLAISE Méthode unique. 47, rue d'Amsterdam, 2^e gauche.ANGLAIS et PIANO par jeune dame (1 à 7). JANET, 5, rue Lapeyrière 3^e face N.-S. J. Joffrin.M^{me} ANDRÉE LEÇONS ANGLAIS et RUSSE 13, r. des Martyrs esc. dr. 2^e ét. (10 à 7).Manucure angl. dipl. Lee. par corresp. Mariages renseign. M^{me} GUILLOON, 19, bd Barbès, 2^e ét.

LA VIE PARISIENNE

LA REPRISE DES AFFAIRES

Dessin d'Abel Faivre.



Dewambez, gr.

Monsieur Bædeker, de Leipzig, prépare la nouvelle édition de son guide de France.